

que le ciel avait laissé çà et là percer dans la nuit des temps. L'initiation fut pour lui une longue souffrance ; il lui fallut s'épurer par une patience continue. Quand il partit d'Égypte, son front était radieux comme celui de l'esclave qui voit enfin sa chaîne usée, fût-ce dans sa chair... Il ne sentait plus sur ses épaules allégées le poids de l'esclavage. Le désert s'ouvrait à tout un peuple voyageur, qui ne parlait qu'au nom de son Dieu ; la mer, elle-même, avait, pour lui livrer passage, relevé ses flots en murailles liquides. Les merveilles marchaient devant la foule émue, à son approche tombaient les villes, et venue à travers les sables pour habiter des rochers, elle semblait porter écrite la haute volonté céleste. Le reste du monde avait bien ses arts, sa prospérité humaine ; mais à quel degré de perfection qu'on fut arrivé ailleurs, il était réservé aux habitants d'un petit coin de la terre de cultiver comme une fleur précieuse l'amour d'un seul Dieu de garder ce secret apporté d'un pays lointain où il s'était perdu, de mettre tous ses succès comme tous ses revers aux pieds de son chef éternel. La nation juive fut continuellement religieuse, par nature aussi bien que par position ; son isolement l'affermait dans la foi, comme plus tard la persécution l'y retint. Quand elle avait peu de rapports avec les hommes, elle se bergait dans sa loi et s'endormait autour de l'arche d'alliance ; quant au contraire elle fut disséminée sur toute la face de l'univers, soumise au rude contact de ses vainqueurs, elle dut encore davantage se renfermer dans ses souvenirs, dans ses rites devenus son unique patrie.

Le catholicisme naquit du christianisme primitif : celui-ci en fut la tête ; il en est le corps puissant ; car il implique un mot suffisant à gouverner tout un monde : "généralité." A peine sorti de son berceau, la tombe du Christ, il se couvre d'une étoile, prend un peu d'eau dans le creux de sa main et en sanctifie l'humanité. Son bras s'étend pour bénir, son œil plonge dans les secrets de Dieu ; ministre à mille voix, mais à une seule doctrine, il enchaîne par le raisonnement tout en commandant la foi aveugle, il alterne la grave réprimande et le conseil paternel ; s'il met un empereur à genoux sur le pavé de son temple, dans l'attitude d'un pénitent, c'est que l'empereur a fait massacrer toute la population d'une ville. Du premier jour, il s'est avancé de toutes parts, comme une mer qui déborde, et il a de même couvert toutes les terres idolâtres ; ce qu'il a apporté et laissé en se retirant n'était pas le limon des flots, mais l'engrais de la science, de la Providence divine. Il s'est concentré dans une ville, dans une idée. La religion a été cette idée, la religion a été cette ville. L'idée une civilisa le monde sillonné par la conquête des barbares. Plus tard, elle se posa dans tous les conseils pour y faire entendre la loi de justice et de l'autorité d'en haut. Puis virent les siècles d'épreuves, où l'idée dut descendre à la condition physique, et lutter, parce qu'au souvenir de sa première puissance, les souverains s'indignaient et menaçaient. La foi devait avoir à supporter l'hérésie, comme un second baptême où elle se retrempe.

Alors parut sur l'horizon le protestantisme, nom commun à toutes les sectes de la réforme. Un moine déchainé brisa la porte de sa cellule et court sur la place, proclamer que le temps est venu d'écraser l'Église. Le moine crie à Léon X : "Je me nomme Luther !" Il prend son cordon et en frappe le saint vieillard, comme s'il donnait la discipline à tout le catholicisme. Il jette au feu la bulle qui le condamne. C'est peu d'avoir soulevé les peuples, il va trouver les rois eux-mêmes : à Worms, il ne craint pas qu'une muraille d'archers ne se referme derrière lui ; le Nord, ce rêveur froidement enthousiaste, se lève pour le rude athlète. Le sang coule et traverse toute l'Europe, comme un fleuve auquel chaque pays fournit son tribut. Mais ces fureurs s'usent par leur propre excès ; et comme dans le monde physique le calme succède à la tempête, de même dans le monde moral, quand le tumulte religieux est apaisé, les haines s'éteignent, et la pieuse vérité sort de son cercueil et reprend son empire.

Ainsi, quelle fluctuation, quel mouvement immense d'opinions pour en revenir à un mot : Dieu !

Pour adorer l'être unique, incréé : Dieu !

Pour demander la même protection à un même seigneur et maître : Dieu !

Les hommes ne sauraient-ils marcher ensemble au but commun ?

Mais déjà l'humanité comprend cette question. Les doctrines diverses se rapprochent : Le mosaïsme n'est plus persécuté ; le catholicisme domine en paix ; enfin le protestantisme comprend et convient qu'il a accompli sa tâche. Dans ce terme de vieilles antipathies, n'y a-t-il pas un symptôme avant-coureur d'union ? Ce sera le plus beau, le véritable avenir religieux. Les dogmes nouveaux ne sont que les fruits stériles et passagers de l'orgueil humain. La croix seule reste debout pour éclairer et sauver le monde jusqu'à la fin des siècles, car les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

ALFRED DES ESSARTS.

Littérature.

L'ANTE-CHRIST.

V.

(Suite.)

Le prêtre et le nègre conversèrent encore quelques instants, et eurent le malheur de ne pas apercevoir Michaël, qui passait à quelque distance. Le rusé petit vieillard les épia, se doutant que François (tel était le nom chrétien d'Haïssi) allait le trahir ; il résolut de changer Henriette de maison, et de mettre le prêtre hors d'état de s'occuper immédiatement de cette affaire. Nous avons déjà vu, en partie, des deux côtés, le résultat de ces démarches ; le reste, ainsi que les autres points encore obscurs de ce récit, ne tardera pas à s'éclaircir. On se souvient peut-être qu'aux buttes Saint-Chaumont, Michaël avait donné rendez-vous à un certain docteur, pour le lendemain matin, au petit appartement du boulevard Mont-Parnasse. L'instinct était arrivé, et le médecin attendait

dans la chambre où nous avons laissé le père Rouilloux, occupé à transcrire une lettre. Après avoir plusieurs fois frappé à la porte du cabinet de Michaël, le docteur ne recevant point de réponse, se mit en devoir d'attendre encore. Bientôt se joignirent à lui divers visiteurs, à savoir : le lieutenant général comte Lourdeau, gros et court personnage, dont la tournure commune et la face apoclyptique justifiaient parfaitement le nom ; M. Polisard, avocat, et membre de la Chambre des députés, homme très long, excessivement maigre et anguleux, abondant en saillies, réputées spirituelles, et célèbre, entre tous ses collègues, par les prodigieux éclats d'un rire véritablement homérique, et dont les riches intonations se variaient à l'infini, sur une multitude de gammes montantes et descendantes, de manière à ajouter beaucoup aux trésors de son inarrissable éloquence ; M. Hildeux, rédacteur d'une foule de journaux démocratiques, auteur d'une incalculable quantité de pamphlets sur le paupérisme et tous les différents systèmes de régénération sociale, de bon nombre de romans immoraux et de quelques pièces de vers couronnées par l'Académie ; celui-ci était une toute petite personne, au regard louche et oblique, au sourire hypocrite, à la contenance humble et servile ; enfin Mme. Maria-Léonora Villana, illustre cantatrice italienne, encore pâle de la colère, sinon de la frayeur, résultat d'un accident terrible, arrivé à sa voiture, à dix lieues de Paris. La Villana, en entrant, promena un regard superbe et railleur sur toute cette étrange camarilla, et s'adressant à Rouilloux d'un ton quasi tragique :

— Bravo homme, — lui dit-elle, — a coutume de se lever, quand j'entre quel que part.

Rouilloux, ainsi apostrophé, se gratta l'oreille, jeta un coup d'œil à sa rédaction ; puis, sans même regarder la Villana, rassembla les papiers, dans un grand portefeuille noir, qu'il plaça sous son bras gauche, chercha son chapeau qu'il brassa avec la manche du bras droit, le mit sur sa tête, et sortit par la porte qui servait de communication extérieure. Un instant après, le cabinet de Michaël s'ouvrit, et la Villana que chacun, au passage, salua jusqu'à terre, entra d'un air de reine, poussa brusquement la porte, et se laissant tomber négligemment dans l'unique fauteuil, fit signe au vieil avare de prendre place, sur une chaise, à côté d'elle.

VI.

La Villana était une femme d'une beauté large et puissante, à la taille haute et svelte, aux proportions gracieuses, aux traits enchanteurs, à l'air de reine ; une de ces magnifiques créatures que le ciel répand, comme des fleurs, au pied du Vésuve, sur la plage de Sorrente, ou dans les imposants déserts de la campagne de Rome. On dirait ces statues antiques, qui tout à coup s'élancaient légèrement de leurs bases, et sans abandonner la majesté de l'art et des ruines, viendraient, comme des apparitions, se mêler aux vivants. Leurs pieds froissent à peine la terre ; leur démarche rappelle ce que dit Virgile en parlant de Vénus : *Vero incessu patuit dea*. La dignité du peuple-roi reste en-